

LES CAUSERIES DE LUCINE

Coquetterie génitale I

La coquetterie est le désir de plaire.

Or de tout son corps, de toute son âme, la femme, réellement femme, brûle du désir de séduire.

Elle veut captiver l'homme ; car elle ne tarde pas en pareil cas, à être sa maîtresse.

Et toute la vie de la femme qui veut dominer qui veut être reine, ne se passe-t-elle pas à chercher l'homme qui se laissera subjugué, l'homme qui saura obéir, et satisfaire ses mille fantaisies !

* *

La coquetterie commence avec la pensée : dès qu'une petite fille raisonne, dès qu'elle comprend, sans s'en douter, par une secrète intuition qu'elle diffère du garçon, elle est créée coquette.

Non moins coquette, la femme qui a franchi les pénibles et terribles frontières de la ménopause, et qui est arrivée dans le calme pays de l'affranchissement génital.

Cette coquetterie des premières et dernières années de la vie, des crépuscules matinal et vespéral de notre existence se manifeste de différentes façons : chez la petite fille, c'est le chatolement d'un joli costume ; chez la respectable douairière, un détail, un joli reste du temps passé, comme une belle blanche chevelure, une jolie main,

un beau diamant sur une oreille délicieusement taillée, et qui a entendu de gros secrets.

Entre ces deux âges extrêmes, pendant les courtes heures de notre épanouissement génital, pendant que l'Amour nous poursuit, nous harcèle, notre coquetterie à son summum de développement s'exerce d'une autre façon.

C'est justement sur cette zone génitale, centre des appélences masculines, que s'exerce le plus notre coquetterie.

Coquetterie de la vue, coquetterie de l'odorat, coquetterie de vêtements qui ornent le bosquet si estimé des gourmets, et sont gourmets tous ceux que travaille le sexe, toutes les coquetteries se trouvent là réunies.

Tous les matins, à sa toilette, une jolie femme consacre un long temps à préparer cette région aimée, juste convoitise du sexe masculin.

Elle le soigne avec un amour particulier, car elle sait que si son visage appartient à tous les gens qui pourront l'apercevoir, son bosquet génital est réservé à l'homme qu'elle aime, à celui vers lequel convergent toutes ses pensées, à celui auquel elle sacrifie toute son existence.

Aussi combien est-elle plus coquette de cette région que de son visage.

* *

La femme est coquette de sa région génitale non seulement pour son mari ou son amant, mais aussi pour son médecin.

Elle ne veut pas que le médecin puisse explorer cette région intime et être désagréablement impressionné par cet examen.

Peu importe que pour instituer un traitement valable, telle ou telle constatation puisse être utile, elle veut avant tout que l'explorateur ne puisse un seul instant avoir la moindre sensation de dégoût pour cette région, vers laquelle doit converger toute l'appétence masculine.

Aussi toute femme qui va consulter son médecin et qui s'attend à un examen de ces régions, le soigne-t-elle d'une façon particulière, ne négligeant rien, pour les rendre aussi séduisantes que possible.

Elle n'ignore pas que la médecine seule doit être en question, que Cupidon sera absent, et que sa pensée même sera loin. Peu importe, la femme veut que son jardin secret soit tout de séduction, de coquetterie, l'ordonne, et tout l'arsenal de sa toilette sera mis en jeu pour obtenir le résultat désiré.

* *

Quand une femme refuse de laisser explorer ses régions intimes, deux sentiments peuvent surtout la guider, d'une part la *pudeur*, d'autre part la *coquetterie*.

Si c'est la pudeur ; la femme ne veut pas montrer une région qu'elle est habituée à voir seule à l'abri de tout regard indiscret.

Si c'est la coquetterie ; un défaut quelconque ou un manque de préparation fait qu'elle se refuse à l'exploration de cette région intime qu'elle devine n'être pas propice à exciter le désir.

De ces deux sentiments, lequel entrera le plus souvent en jeu ?

Pour répondre à cette question, il faudrait établir une statistique bien délicate.

Mais si j'en crois la vraisemblance, je serais bien près de croire que, pour la Parisienne au moins, la coquetterie aurait la priorité.

N'allez pas croire pour cela que la Parisienne soit dépourvue de pudeur ; cette opinion est loin de ma pensée.

Je crois, au contraire, la Parisienne très pudique, et sa pudeur n'est pas de la fausse pudeur, comme par exemple celle de nos prudes voisines d'Angleterre ; mais, à mon avis, la coquetterie a encore plus de force sur elle que la pudeur.

Toutes et tous sont coquets dans Paris, Paris est essentiellement la ville qui cherche à plaire, et elle y réussit, car tous les étrangers l'adorent.

Ne vous étonnez donc pas si la Parisienne est coquette.

C'est la coquetterie, qui contribue à la faire aimer.

* *

Mais j'entends d'ici quelque sombre moraliste se plaindre de cette coquetterie, et prétendre que la femme a mieux à faire qu'à s'abandonner à ce sentiment futile. Ce n'est pas avec la coquetterie qu'on arrivera à régénérer la France !

Oh l'ennuyeux et pédant moraliste, que vient-il faire ici ? Nous qui voulons la femme aimable, douce, coquette, aimante, nous qui lui demandons de venir embellir cette existence si grise, si morne, si plate, qu'avons-nous à faire de sa morale ?

Si, sous prétexte de morale, on chasse du théâtre ce qui amuse, de la rue ce qui fait rire, de la maison ce qui distrait, du roman ce qui est palpitant, et enfin de la femme ce qui est aimable, alors que nous restera-t-il pour nous consoler de l'existence. L'oraison funèbre de Bossuet et La Bible ???

Oh non, Femmes mes compagnes, restons coquettes, gardons mieux toutes les coquetteries, et soyons persuadées que la France ne s'en régénérera pas moins pour cela, et que les hommes nous sachent gré de conserver ce qui embellit leur existence.